

même et pour lui-même, il est à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche pas en dehors de soi sa raison d'être et sa fin. Le fruit de l'amour, c'est l'amour : j'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer. **C'est une grande chose que l'amour. De tous les mouvements de l'âme, c'est le seul par lequel une créature puisse agir pour ainsi dire de pair avec DIEU.** DIEU s'irrite contre moi, puis-je lui répondre par une ire semblable ? S'il me juge, dois-je le juger ? Quand il commande il faut que j'obéisse, et je n'ai aucun droit d'exiger de lui, à mon tour, l'obéissance. Mais voyez comme il en est autrement quand il s'agit d'amour. **Lorsque DIEU aime, Il ne veut qu'une chose : être aimé ; il n'aime que pour qu'on l'aime, sachant que l'amour rendra bienheureux tous ceux qui l'aimeront. C'est une grande chose que l'amour.**

BERNARD ET JÉSUS-ENFANT

JÉSUS, pour mieux ravir le cœur de l'homme, a voulu se faire homme ; JÉSUS, pour nous conduire plus sûrement à un amour spirituel, veut d'abord attirer sur sa chair les affections de nos âmes qui ne savent aimer que la chair : *atque ita gradatim ad amorem perduceret spirituali, et ainsi nous porter par degré à l'amour spirituel.* Cette tactique profonde, si humaine et si divine, ravit Bernard qui appelle JÉSUS *pius seductor*, pieux séducteur. Il s'attache aux paroles et aux gestes du VERBE incarné ; il n'est rien qu'il n'entende plus volontiers, qu'il ne lise avec plus de zèle, qu'il aime se rappeler davantage, qu'il médite plus suavement. Comme Anselme, il voit, dans sa prière, l'Homme-DIEU naître, grandir, enseigner, mourir, ressusciter, monter au ciel. Ces souvenirs font croître l'amour de la vertu, ils apaisent les révoltes de la chair.

Toujours comme Anselme, Bernard fréquente l'étable et le Golgotha, il vit des mystères de l'Enfance et de la Passion. Un tableau, qui vient sans doute de l'ancienne abbaye de Cîteaux, le représente ravi et comme extasié en face du divin Enfant. Ses yeux mouillés de larmes, son maigre visage rougi légèrement du feu de son amour, reflète une ineffable tendresse pour le divin Emmanuel : *O parvule, parvulis desiderate! Cher enfant, le désiré des petits !* Mais, plus encore que devant la crèche, le saint abbé aime s'agenouiller devant la croix : **la Passion tient une large place dans son oeuvre et dans sa vie, une plus large dans son coeur.** Le souvenir des sanglants mystères monte souvent à ses lèvres, ses frères le savent bien ; il ne quitte pas son âme, DIEU le sait ; il revient sans cesse au bout de sa plume et dans ses écrits, nul ne l'ignore ; toute sa science, comme celle de saint Paul, c'est de savoir JÉSUS et JÉSUS crucifié. Ce qui l'émeut davantage, le presse et l'enflamme, ce qui sur toutes choses lui rend JÉSUS aimable, c'est le souvenir du calice qu'il a voulu boire, du martyre qu'il a subi. Cette mort, cette rédemption exigent tout notre amour. On se rappelle l'admirable scène inventée par Bernard pour aider à comprendre la miséricorde ineffable du COEUR divin. Le fils d'un grand roi passe ; un condamné qui attend l'heure du supplice l'a entendu ; il gémit, il implore : *Fils de DIEU, ayez pitié de moi. - D'où viennent ces gémissements et ces cris ?*, demande celui qui passe. On lui répond : *C'est Adam, le traître, que votre Père a fait jeter en prison et qui attend l'heure de sa mort.* Celui qui est la bonté incarnée, qui a toujours pitié, qui pardonne toujours, descend dans le cachot, il délivre le malheureux coupable, il meurt à sa place.

BERNARD ET LA PASSION

Bernard ne peut se faire à l'idée qu'il n'assistait pas au crucifiement : *O Seigneur JÉSUS, qui me consolera jamais de ne vous avoir pas contemplé pendu sur la croix, couvert de blessures, livide et pâle dans la mort. J'aurais voulu compatir à votre martyre, mourir après vous, tout au moins, adoucir par mes larmes la cuisante douleur de vos plaies.* Les plaies rouges et profondes qu'il n'a pu arroser de ses pleurs, il les contemple longuement, à la chapelle, dans sa cellule, errant au milieu des arbres de Clairvaux ; son âme, son coeur les voit mieux que ses yeux n'auraient pu les voir. **Elles débordent d'une infinie miséricorde qui s'épanche avec le sang et l'eau sur l'Église, sur le monde, sur tous les fidèles, sur les moines, ses frères et ses fils, sur Bernard lui-même.**

Ils ont percé ses mains et ses pieds, la lance s'est enfoncée dans la poitrine ; par ces ouvertures, je puis sucer le miel sorti de la pierre, l'huile qui coule du très dur rocher, je puis goûter et voir combien le SEIGNEUR est bon. Sa pensée était une pensée de paix, et je ne le savais pas. Qui donc peut connaître les desseins du SEIGNEUR et lui donner des conseils ! Les clous qui percent, les clous qui s'enfoncent me découvrent la volonté du SEIGNEUR. Pourquoi ne pas regarder par l'ouverture ? Le clou parle, la plaie parle ; ils disent que DIEU est bien dans le CHRIST faisant la paix avec le monde. Le fer a transpercé son âme ; il a touché son COEUR, ainsi a-t-il appris à compatir à nos infirmités. Je vois le secret du COEUR par la blessure du corps, je vois le grand mystère de la bonté, la profondeur des miséricordes divines qui nous ont valu la visite de celui qui est descendu des hauteurs du ciel.

La blessure du côté met à jour le grand mystère du coeur, le grand mystère de la miséricorde et de la pitié. Voilà enfin la formule obscure encore mais suffisamment nette de la dévotion au Coeur de JÉSUS. Dans le coeur de chair, *arcantum cordis*, saint Bernard contemple l'amour, *pietatis sacramentum, viscera misericordiae*, il a regardé par l'ouverture du côté, son oeil a pénétré jusqu'au coeur.

CONCLUSION

A-t-il, le premier, avant ses deux disciples et ses deux amis, Guillaume de Saint-Thierry et le bienheureux Gueric, abbé d'Igny, découvert le sacrement d'amour ? Peut-être ; une chronologie exacte est assez difficile à établir. Pensait-il, quand il écrivait son admirable discours LXI^{ème} sur le *Cantique des Cantiques*, à rendre un culte au SACRÉ-COEUR ? C'est peu probable. Jamais, dans l'oeuvre si étendue du saint docteur, nous ne retrouvons ni ces mots, ni cette idée. On entrevoit dès lors ce qu'il faut penser de la dévotion de saint Bernard au SACRÉ-COEUR et dans quel sens il peut être appelé un dévot du COEUR de JÉSUS. Une fois, et par hasard, oserait-on dire, il a exprimé en termes un peu voilés l'idée de cette dévotion, voilà tout.

Il a pourtant largement travaillé pour elle ; il a merveilleusement préparé les âmes. Comme saint Anselme, plus que lui peut-être, il a eu le culte de l'humanité très sainte de JÉSUS-CHRIST ; il l'a suivi à toutes les étapes de sa vie mortelle, surtout aux heures douloureuses de la Passion et du Golgotha. Dès les premières années de sa jeunesse religieuse, il compose de toutes les angoisses, de toutes les amertumes, de toutes les souffrances divines, un bouquet de myrrhe qu'il place sur son coeur et dont il savoure, toute sa vie, l'acre et doux parfum. DIEU, c'est pour lui surtout JÉSUS... **L'humanité de JÉSUS, la Passion de JÉSUS, les plaies de JÉSUS, la blessure du côté, c'est la route très droite qui conduit à la dévotion au SACRÉ-COEUR.** Bernard, en la suivant, a entrevu le terme au moins une fois ; à sa suite, à sa voix, ses disciples demain, une petite foule au XIII^{ème} siècle, marcheront par le royal chemin, et respireront la fleur divine.

L'influence de l'abbé de Clairvaux fut très grande. Aux confins de deux âges, il clôt le passé dont il recueille les enseignements, il ouvre l'avenir auquel il les transmet, brûlants de sa charité. Au XIII^{ème} siècle, écrivains, orateurs, professeurs, subissent l'ascendant de sa pensée. Saint Bernard a tant fourni au texte de l'Imitation de JÉSUS-CHRIST qu'on a pu sans trop d'invraisemblance lui attribuer la paternité de l'ouvrage. Sa piété, pénétrante comme la grâce elle-même, atteint les profondeurs de l'âme, elle éclaire, elle émeut, elle échauffe. On se rappelle comment Fénelon juge ses ouvrages : *Doux et tendres écrits, tirés et tissés du SAINT-ESPRIT même, précieux monuments dont il a enrichi l'Église même, rien ne pourra vous effacer ; et la suite des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de vous sa lumière. Vous vivrez à jamais et Bernard vivra aussi en vous.*

Si DIEU veut, nous verrons dans la prochaine lettre que l'influence de Bernard fut énorme aussi par les nombreux monastères de religieuses et de religieuses qu'il fonda, par la deuxième croisade qu'il prêcha et par les disciples qu'il suscita.



L'APOSTOLAT DE LA PRIERE



Numéro 97 – Mai - Juin 2013

Lettre de liaison de l'Apostolat de la Prière - Institut Mater Boni Consilii - Mouchy - 58400
RAVEAU Courriel de l'abbé Thomas Cazalas : thomas.cazalas@aliceadsl.fr

Chers Associés, l'*Histoire de la dévotion au SACRÉ-COEUR* du Père Hamon nous a conduits dans notre dernière lettre jusqu'à l'aube du XI^{ème} siècle : durant ces dix premiers siècles du christianisme, le jésuite nous a montré que, si l'esprit de la dévotion au SACRÉ-COEUR, pétri d'amour et de réparation, habite déjà l'âme des saints, des martyrs et des chrétiens fervents de ce premier millénaire et se nourrit à la blessure du côté de JÉSUS, par contre, jamais elle n'est encore formulée clairement : personne - même parmi les plus grands mystiques comme saint Augustin - n'ose encore rendre un vrai culte de latrie au COEUR de JÉSUS.

Dans le chapitre III intitulé *La blessure du côté*, le Père a donc retracé la spiritualité de ces dix premiers siècles ; à la fin, il y scrute même l'art chrétien qui s'est toujours servi d'images, de tableaux, de peintures, de sculptures pour matérialiser la Foi : durant les premiers siècles, celui-ci ne représente jamais le CHRIST en croix, les païens accusant les chrétiens d'adorer un homme condamné au dernier supplice. Le CHRIST est représenté sous les symboles d'un poisson, d'un pasteur qui porte une brebis sur les épaules, d'un agneau. Ce n'est qu'au VI^{ème} siècle que le CHRIST apparaît cloué à la croix, mais vivant, vêtu d'une longue tunique : l'Église regarde alors pendant plusieurs siècles le crucifié du Golgotha comme le triomphateur, le roi victorieux : *Regnavit a ligno DEUS, DIEU a régné par le bois.* Les artistes du IX^{ème} au XII^{ème} siècle nous montrent le CHRIST montant au calvaire chargé d'une croix glorieuse ornée de pierres précieuses ; le CHRIST en croix est un victorieux. On ne pense pas donc encore au Coeur de chair.

JÉSUS, s'il l'avait voulu, ne manquait pas de moyens pour révéler aux chrétiens la dévotion à son COEUR sacré, il est toujours le Maître des heures et des âmes, dit le P. Hamon, Mais les circonstances au milieu desquelles l'Église naît et se développe ne favorisent pas ce culte : luttes longues et austères pour la défense de la Foi... habitude de voir dans le CHRIST Sauveur plus le DIEU que l'homme... prudent et nécessaire réserve de l'apostolat. La conclusion s'impose : **Pendant dix siècles, l'Église n'a ni fêté, ni adoré le COEUR de JÉSUS d'un culte public. Si, peut-être quelques fidèles ont entrevu l'idée de la grande dévotion, certainement personne ne l'a exprimé nettement... Personne alors ne pénétra le mystère de la blessure du côté.**

C'est, aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, saint Anselme et saint Bernard de Clairvaux qui recevront la grâce de la dévoiler à l'Église, comme le démontre le savant historien ecclésiastique dans le chapitre suivant (IV).

L'IDÉE COMPLÈTE DE LA DÉVOTION

LE SACRÉ-COEUR ET L'HUMANITÉ DE JÉSUS - LA PASSION

Au XII^{ème} siècle, les scènes les plus dramatiques de la Passion, la mort de JÉSUS en croix elle-même, sont toujours représentées avec la plus grande simplicité. **Les artistes ne se demandent guère comment l'action a dû se passer ; ils n'essaient pas de faire vivre un événement historique, ils commentent un dogme.** Les écrivains font comme les artistes. On ne trouve nulle part, dans leurs écrits, les détails poignants des souffrances du CHRIST, ils parlent de ses douleurs presque avec sérénité. Jamais, ils n'oseraient montrer les membres que l'on tire et disloque avec des cordes, pour amener les pieds et les mains aux trous préparés...

Les traités et les sermons consacrés à la Passion sont assez peu nombreux aux XI^{ème}, XII^{ème} et XIII^{ème} siècles. Les sermonnaires parlent beaucoup de l'étable, de la vie et même du glorieux tombeau de JÉSUS ; ils ne conduisent guère leurs lecteurs sur le Golgotha. Si pourtant ils les y font monter, c'est beaucoup plus pour les instruire que pour les émouvoir. Un sermon d'Yves de Chartres sur la Passion est composé d'une suite de symboles, il peut être pris comme le type de ce genre de discours. Au moment où saint Anselme, penché dans sa prière sur les plaies béantes de JÉSUS, sent l'émotion étreindre son âme et mouiller ses yeux, il s'arrête brusquement. Pourquoi pleurer ? Cette agonie douloureuse ne l'a-t-elle pas sauvé ? A cette pensée, la joie envahit son coeur reconnaissant ; il exulte, il déborde. Nous retrouverons plus tard la même doctrine dans sainte Gertrude. **C'est d'ailleurs la doctrine des Pères grecs, de saint Hilaire, qui célèbrent la Passion comme le triomphe éclatant de la puissance divine du CHRIST.**

A la fin du XIII^{ème} siècle, l'art chrétien, né de la théologie, est resté très symbolique ; il ne peut donc guère aider, semble-t-il, les fidèles à concevoir l'idée de la dévotion au COEUR de JÉSUS. Elle va naître alors pourtant, au contact de la Passion ; non pas d'une Passion sanglante et torturée, celle qui bouleversera les âmes du XIV^{ème} et du XV^{ème} siècle, mais d'une Passion rédemptrice, toute de miséricorde et d'amour, imprégnant les coeurs de son infinie charité comme aussi de son humaine tendresse.

SAINT ANSELME

Quel docteur ou quel saint en parla nettement le premier ?

Quand on pourra dire son nom, l'histoire de la dévotion au SACRÉ-COEUR ne sera guère modifiée, ni enrichie. **Il importe beaucoup plus de connaître le mouvement intellectuel et moral, l'atmosphère de chaude tendresse où elle va naître et se développer.** Celui qui, avant tous les autres, l'a nommée n'a fait qu'exprimer une idée déjà obscurément présente à bien des esprits. **Saint Anselme est considéré comme le Père de la scolastique ; sans trop grand risque de se tromper, on peut aussi voir en lui le Père de la dévotion au SACRÉ-COEUR, même s'il n'en a pas eu la claire idée.**

Attachante et très moderne figure que celle du savant abbé du Bec, de l'illustre archevêque de Cantorbéry. Il naquit en 1033 ou 1034 dans la petite cité alpine d'Aoste. Éducatrice parfaite, sa mère Ermemberge le sauve dans une crise terrible. Confié à un maître maladroit, l'enfant pétillant d'intelligence et d'une sensibilité aigüe, froissé dans sa délicatesse, s'était renfermé dans un sombre mutisme ; on craignait la folie. La tendresse et le tact maternels gardèrent et ouvrirent le pauvre petit coeur. Confié aux bénédictins d'Aoste, l'enfant se développe dans la douce atmosphère monacale ; il est déjà chez lui. A quinze ans, il veut se faire moine. Dans la naïve candeur de ses premières années, petit montagnard, il s'était imaginé que le DIEU du ciel, maître de toutes choses, habitait sur les sommets des Alpes et y tenait sa cour ; une nuit, il avait rêvé qu'il montait là-haut et prenait place à la suite du souverain Seigneur du ciel et de la terre. Religieux, son rêve va enfin devenir réalité. Hélas, qu'il est loin de compte ! Il lui faut attendre : pleurer la mort de sa mère, souffrir les rudes persécutions de son père, donner même quelques années à la vie mondaine. Il a vingt-sept ans quand il

